

ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère

Au sommaire :

- 145 **Camera oscura (xxv)**
Christian Sauvé
- 165 **L'Académie du crime**
Norbert Spehner
- 173 **Encore dans la mire**
André Jacques
Norbert Spehner



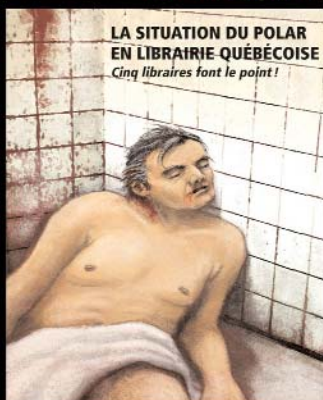
N° 25

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 24

L'ARTISANAT FERRAILLÉ DU POLAR

7,95 \$

Abonnez-vous !

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses) :

Québec : 28,22 \$ (25 + TPS + TVQ)

Canada : 28,22 \$ (26,88 + TPS)

États-Unis : 28,22 \$US

Europe (surface) : 35 €

Europe (avion) : 38 €

Autre (surface) : 46 \$CAN

Autre (avion) : 52 \$CAN

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, C.P. 85700, Succ. Beauport, Québec (Québec) G1E 6Y6

Nom : _____

Adresse : _____

Courriel ou téléphone : _____

Veuillez commencer mon abonnement avec le numéro :

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 25 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 25 de la revue **Alibis** – est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : décembre 2007

© **Alibis et les auteurs**



C'était l'automne... saison du cinéma pour adultes sérieux. Si *Camera oscura* a parfois de la difficulté à trouver suffisamment de films d'intérêt pour bien meubler ses pages, le problème principal de cette chronique a plutôt été d'en élaguer. En d'autres circonstances, vous auriez pu lire des commentaires assommants au sujet de **Hitman**, **The Brave One**, **Death Sentence**, **Reservation Road**, **P2** et autres œuvres d'intérêt marginal. Mais ce trimestre-ci, pas moins de quatorze films se bousculent déjà à notre sommaire.

Style télégraphié: activé. Qualité: généralement bonne, avec déceptions. Détails: imminents.

À quoi sert une *star*?

Qu'est-ce qui caractérise une *star*? Qu'est-ce qui justifie les salaires spectaculaires, les récompenses professionnelles, les foules de fans et le respect critique que récoltent certains acteurs? Dans le monde du cinéma, la réponse est simple: une *star* est celle qui, de par sa performance, fait la différence entre un film satisfaisant et un autre qui déçoit.

C'est ainsi que l'on peut regarder **Eastern Promises** sans trop s'ennuyer, en admirant la performance de Viggo Mortensen. Ou bien voir **Michael Clayton** dépasser les limites de sa conception grâce au charme de George Clooney. Ce n'est pas un accident si, dans les deux cas, la performance des acteurs tourne également autour de l'image qu'ils ont projetée dans d'autres films.

Mortensen, évidemment, est devenu une *star* en incarnant l'héroïque (et redoutable) Aragorn dans la trilogie du **Lord of the Rings**. Puis on l'a revu dans **A History of Violence** de David Cronenberg, où il incarnait un sympathique (mais redoutable)

quidam forcé de protéger sa famille. C'est en compagnie de Cronenberg qu'il revient à l'écran dans **Eastern Promises** [**Promesses de l'ombre**], dans la peau d'un redoutable (mais héroïque ?) homme de main pour la mafia londonienne. Cheveux sculptés à la brillantine, yeux froids comme un vilain Russe des films de la Guerre froide, Mortensen exploite son propre stéréotype pour projeter un mélange d'attrait et de menace. Quand une jeune infirmière (Naomi Watts) le rencontre au milieu d'une sombre histoire de bébé orphelin, de prostitution juvénile et de journal intime aux secrets troublants, personne ne peut affirmer s'il lui veut du bien ou du mal.

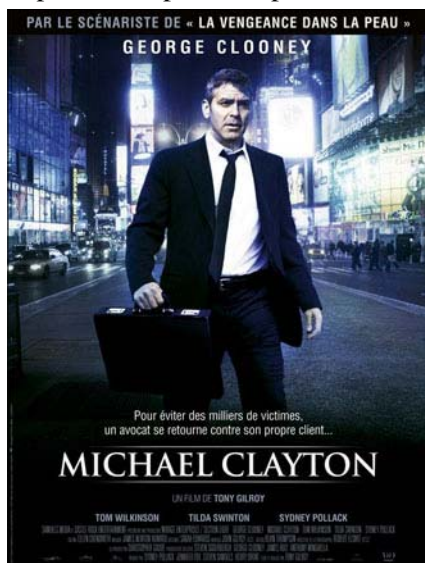


Photos : Focus Features

Pour le réalisateur, c'est un deuxième périple consécutif en territoire pleinement réaliste. Le Cronenberg du XXI^e siècle, décidément, s'avère bien moins intéressant que celui qui avait fait des ravages entre **Scanners** et **Existenz**. Si l'on ne nie pas son professionnalisme derrière la caméra, rien dans **Eastern Promises** n'est « typiquement cronenbergien ». Tout est bien convenu, ordinaire, presque monotone. Ce n'est qu'un autre drame au sujet de brigands en sol anglais. Si Vincent Cassel peut être inquiétant dans le rôle d'un fils indigne, il faudra patienter un bon moment avant de voir quelque chose d'inattendu. Ce quelque chose, c'est une bataille à coups de couteau dans un bain public, un affrontement brutal où les fans de Viggo le verront sans vêtements ni trucs de caméra-modestie à la **Austin Powers**. Comme dans **A History of Violence**, l'agression n'a rien de noble : la nudité des participants renforce leur vulnérabilité en ces circonstances. Pour le reste, **Eastern Promises** remplit convenablement ses promesses de film divertissant. Mais seul Viggo brille vraiment, avec ou sans vêtements.

Michael Clayton [vf] n'est pas nécessairement plus engageant ou innovateur, ce qui rend d'autant plus essentielle la présence d'une *star* pour rehausser le niveau de la production. Comme l'indique le titre, il s'agit d'un film tournant autour d'un personnage particulier, un « faiseur de miracles » qui doit réparer la réputation du bureau d'avocats qui l'emploie après qu'un collègue se soit payé un excès de conscience bipolaire en pleine déposition. Des millions de dollars sont en jeu, mais Clayton a bien d'autres soucis : il vieillit, achève de flamber une petite fortune dans un bar qui a foiré et en vient à réaliser que les clients de sa firme sont loin d'être des anges. Et c'est sans compter ce qui se passe quand ses patrons et clients décident qu'il est plus fiable mort que vivant...

En d'autres mains, cette prémisse aurait formé un solide noyau de thriller pur et dur. La malfaisance corporative demeure une idée fertile, même si n'importe quel cinéphile d'expérience peut sans doute nommer une douzaine de films dans la même veine. Mais ce qui distingue **Michael Clayton** est une approche dramatique réaliste appuyée par la présence « gigawatt » de George Clooney. Car il s'agit d'un rôle bien étoffé pour l'acteur : son Clayton oscille entre la vulnérabilité et la maîtrise absolue des événements. Manipulateur et manipulé, l'avocat a autant de raisons de suivre le programme esquissé par ses patrons que de les envoyer promener. La découverte de sa conscience ne se fait pas sans prix : la bande-annonce promet « *I'm not the guy you kill. I'm the guy you buy.* » Parallèlement à ce périple moral de Clayton, la conseillère qui engage les tueurs à ses trousses (Tilda Swinton) est au bord de la névrose, souffre de crises de sueur et doit répéter ses arguments en sous-vêtements dans sa chambre d'hôtel. Et que dire de Peter Wilkinson comme avocat à la fois maniaco-dépressif et soudainement lucide ? Enrobez tout cela dans une structure non linéaire, nourrie de bons dialogues,



d'une réalisation efficace et d'une confrontation finale électrisante, et vous obtenez un drame juridique surprenant. On regrettera une énorme coïncidence au centre de l'intrigue, quelques moments morts et certaines répétitions superflues, mais le résultat est tout à fait respectable.

Clooney, depuis quelques années, s'implique dans des projets inégaux mais intéressants. Grâce à ses talents d'acteur, de réalisateur ou de producteur, nous avons eu droit à des œuvres telles **Good Night And Good Luck**, **Syriana**, **The Good German** et maintenant **Michael Clayton**. Entre des succès populaires tel **Ocean's Thirteen**, des projets comme celui-ci démontrent également à quoi peut servir une *star*.

Ça saute et ça bouge, mais est-ce suffisant ?

Dans l'esprit de plusieurs, divertissement et édification sont mutuellement exclusifs. Ridicule de penser qu'un vulgaire film d'action (là où ça bouge, là où explosions et mitraillades se succèdent) peut avoir quelque chose à nous enseigner sur la façon dont fonctionne le monde.

148 Dans le cas de **Shoot'em Up [Feu à volonté]**, les grincheux ont raison : les points de correspondance entre ce film d'action hyper-stylisé et notre réalité sont purement accidentels. Si la trame de l'intrigue est ordinaire (un homme doit défendre une femme et son nouveau-né contre des assassins travaillant pour un autre homme influent), l'exécution tient plus du grand-guignolesque. Tout comme **Domino**, **Sin City** et **Crank**, **Shoot'em Up** s'inscrit dans une lignée récente de films plus tonitruants que nature. Ici, le mouvement est plus important que la cohérence ou même que le bon goût : du début à la fin, **Shoot'em Up** rappelle la bande dessinée déjantée, le type de poussée d'adrénaline que l'on déteste se surprendre à apprécier. Discuter de ce film avec un autre vétéran du genre finit par être une énumération des « meilleurs moments » du film ponctuée d'éclats de rire embarrassés. Une chose est certaine, on n'entendra plus jamais



« Mange tes légumes ! » sans penser aux deux meurtres-parcarotte qu'offre **Shoot'em Up**.

Même si on ne voudra pas nécessairement y emmener ses parents, **Shoot'em Up** est loin d'être un film dépourvu de qualités : la réalisation est joyeusement chaotique, avec des astuces en clin d'œil qui nous laissent comprendre que le scénariste/réalisateur Michael Davis sait fort bien quel ramassis de ridicule il a entre les mains. Clive Owen est spectaculaire dans le rôle du héros taciturne qui sait si bien manipuler l'arme à feu, alors que Paul Giamatti et Monica Bellucci s'en tirent relativement bien dans des rôles aussi convenus. C'est une version bien spécifique de l'art cinématographique poussé au maximum : les connaisseurs des films d'action surfaits vont apprécier, mais les autres sont avisés de rester très, très loin d'une œuvre que plusieurs qualifieront de répréhensible.

En revanche, nul besoin d'être amateur de western pour apprécier **3:10 to Yuma [3:10 pour Yuma]**, un film de suspense qui sera accessible même pour ceux qui pensent n'avoir aucun intérêt pour le Far West d'antan. Remake d'un



film de 1957 alors adapté d'une nouvelle d'Elmore Leonard, **3:10 to Yuma** décrit comment un simple père de famille (Christian Bale), mû par des soucis financiers, en vient à joindre une équipe escortant un dangereux voleur de diligences (Russell Crowe) à la station de train de Yuma où on l'amènera à la justice de l'Est. Les complications sont nombreuses, qu'il s'agisse du reste de la bande de voleurs, de la relation tendue entre le père et son fils, des problèmes psychologiques du protagoniste ou bien du manque de loi et d'ordre lorsque beaucoup d'argent est en jeu.

Chose certaine, il s'agit d'un véritable western : on y retrouve locomotives, cow-boys, shérifs, fusillades, attaques de diligences et le reste. Mais au contraire d'autres « opéras à chevaux », tel **American Outlaws**, qui remuent les clichés sans trop de flair, **3:10 to Yuma** utilise les outils du western pour livrer un excellent film. Réalisation, acteurs, cinématographie et écriture sont à point. Les performances de Bale et Crowe sont à la hauteur des attentes :

l'un incarne un homme torturé par son passé, alors que l'autre reflète sans peine un brigand charmant mais mortel. Les séquences à suspense sont prenantes, y compris un dernier acte où le protagoniste se retrouve essentiellement seul contre tous. Mais en plus du divertissement, **3:10 to Yuma** n'est pas dépourvu d'une certaine profondeur thématique, et c'est cette texture qui en fait, finalement, plus qu'un film d'action déguisé en western.

Pour ceux qui préfèrent des enjeux plus contemporains, **The Kingdom** [Le Royaume] est prometteur : après un attentat terroriste contre des citoyens américains en Arabie Saoudite, une équipe d'enquêteurs du FBI est dépêchée sur place pour identifier les coupables. Évidemment, mener une telle enquête en terre aussi étrangère n'est pas chose simple : les différences culturelles entre les Américains et leurs hôtes sont la première chose qui distingue cette œuvre d'un épisode de *CSI*. Mais le film montre également une volonté de lier la poussée d'adrénaline des scènes d'action à la charge intellectuelle d'un thriller politique discutant d'enjeux dérangeants. Malheureusement, **The Kingdom** achoppe parce que ses objectifs ambitieux sont à demi atteints.

Le tout débute et se termine avec une paire de séquences exceptionnelles. Le générique d'ouverture à lui seul est une pièce d'anthologie, présentant à coups de marteau-piqueur infographique un survol historique des liens entre les États-Unis et l'Arabie Saoudite. Plein d'images-chocs et d'explications crues, ce générique (rendu disponible sur le site Web du film) présente l'essentiel des intentions politiques de l'œuvre : un rappel des avantages commerciaux et des compromis éthiques qui lient les États-Unis au Moyen-Orient. À l'autre bout du spectre, il y a le troisième acte du film, une



longue séquence d'action qui livre, coup sur coup, explosion, fusillade, poursuite automobile, mitraillage urbain, traque à pied et combat à arme blanche. Terriblement bien réalisée, prenante au point de tenir la salle en haleine, la conclusion de **The Kingdom** livre les étincelles qu'on pourrait espérer d'un hybride thriller/action.

Hélas, le matériel qui relie les premières aux dernières minutes du film n'est pas aussi agressif ni remarquable. Si **The Kingdom** annonce bien ses intentions, il finit par être beaucoup plus timide lorsque vient le moment d'aller au bout de celles-ci. Malgré la qualité de la réalisation, l'excellente atmosphère et le charme des acteurs principaux (dont Jamie Foxx et le toujours fiable Chris Cooper), **The Kingdom** finit par laisser à demi satisfait. C'est un film beaucoup plus conventionnel qu'annoncé, et le prêchi-prêcha de l'épilogue termine le tout sur une note bien maladroite. C'est loin d'être un mauvais film, mais pour lier l'action à la réflexion, il y a moyen de faire mieux.

Parlons du borbier irakien

Presque cinq ans après l'infâme « *Mission Accomplished* », les Américains meurent toujours en Irak et on commence à vouloir en parler. Si, pendant des années, la moindre discussion critique de l'invasion américaine de l'Irak était vue comme antipatriotique, les choses semblent avoir changé depuis quelques mois, surtout au cinéma. Ceux qui sont habitués d'associer Hollywood et frilosité en prennent pour leur rhume : alors que le reste de la *pop-culture* américaine semble parfaitement content d'ignorer la situation au Moyen-Orient, voilà que les cinémas accueillent soudainement des drames qui abordent la situation là-bas. Les fins observateurs de la question y verront une stricte boucle économique : pour faire des profits, il est sage d'éviter de donner le feu vert à un film qui déplaira immédiatement à une large proportion du public payant. Mais si ce même public avoue, à plus de 60 %, que l'invasion irakienne n'en valait pas la peine, il y a de quoi changer les calculs des studios.

D'où un film tel **In the Valley of Elah**, au sujet du meurtre d'un soldat fraîchement revenu en sol américain. D'où un film tel **Lions for Lambs**, qui s'interroge sur les notions de civisme à une époque cynique où tout semble méticuleusement contrôlé par d'occultes oligarchies. Ni l'un ni l'autre de ces films ne se

déroule directement en Irak... mais ça ne veut pas dire qu'ils n'y font pas de références pointues.

In the Valley of Elah [voa] est, en partie, un drame policier procédural, alors qu'un père de famille (Tommy Lee Jones, magnifiquement taciturne) apprend que son fils envoyé en Irak ne reviendra pas à la maison après son retour aux États-Unis, ayant été tué peu après son retour à sa base d'attache. Ex-policier militaire, le père décide d'aller mener sa propre enquête pour élucider le mystère. Ce qu'il découvrira aura de quoi ébranler son patriotisme. Même trente ans plus tard, le spectre du Vietnam n'est jamais trop loin.

Comme enquête quasi policière, **In the Valley of Elah** a de quoi se distinguer d'une bonne partie des autres polars récemment mis à l'affiche. Située dans une petite communauté du *mid-west* américain, l'intrigue tire avantage des lieux, des contraintes sociales et de l'influence toujours présente de la base militaire dans la vie de la communauté. Une scène de poursuite à pied vient éventuellement secouer les choses, mais autrement c'est une solide accumulation d'indices et de témoignages qui forme l'échine du film.

C'est au-delà de l'enquête que le film mérite ses étoiles. Scénarisé et réalisé par Paul Haggis (un Canadien, note-t-on sans autre commentaire), **In the Valley of Elah** s'avère finement réussi sur le plan des interactions entre les personnages et du portrait d'un père qui découvre que la guerre a fait de l'unité de son fils des hommes moins qu'honorables. En sourdine, il y a toute une accusation portée contre ceux qui ont sacrifié une génération de jeunes Américains à une guerre facultative. Si le tout semble généralement plus long que strictement nécessaire et si la conclusion du film s'égare en messages soudains, **In the Valley of Elah** saura plaire à ceux qui cherchent une histoire truffée de sentiments contradictoires.

Ce même public sera tout aussi intrigué par **Lions for Lambs** [**Lions et agneaux**], un autre suspense dramatique traitant d'anxiété



contemporaine. Chose certaine, c'est un film qui prend des risques structurels : si on y retrouve une sous-intrigue militaire où deux soldats tombés derrière les lignes ennemies doivent se défendre contre les forces des Talibans, l'essentiel du film consiste en une paire de conversations : à Washington, une journaliste d'expérience (Meryl Streep) tente de ne pas se laisser manipuler par un sénateur influent (Tom Cruise) alors que, sur la côte ouest, un professeur universitaire (Robert Redford) tente de convaincre un de ses étudiants (Andrew Garfield) de ne pas lâcher prise. Mis à part de brefs apartés, le noyau de ce film pourrait être présenté comme une pièce de théâtre. Voilà le genre de projet qui plaît aux acteurs. Cruise semble bien s'amuser à répéter une rhétorique néoconservatrice délicieusement perverse. (C'est d'ailleurs lui qui a le meilleur moment du film alors qu'il remercie les médias pour leur complicité à retransmettre le message officiel de l'administration.) Face à lui, Streep est tout aussi convaincante comme journaliste qui en vient à réaliser le chemin parcouru depuis ses débuts idéalistes. De l'autre côté de l'intrigue, Redford est sympathique en professeur universitaire pas entièrement désabusé, alors qu'Andrew Garfield est convaincant en jeune adulte déjà naïvement cynique.



Tout le monde ne sera pas nécessairement enclin à visionner près de deux heures de « têtes parlantes », surtout quand le message (« Impliquez-vous ! ») peut sembler si évident. (Avez-vous apprécié **An Inconvenient Truth** ?) Il y a des longueurs, peu de gratifications, et l'exercice rhétorique du film ne semble pas complètement maîtrisé. Mais **Lions For Lambs** a surtout le mérite d'utiliser trois vedettes dans un film risqué qui ne cesse de s'interroger jusqu'à la fin. Les derniers moments du film profitent de la nature anodine des réseaux d'information télévisés pour livrer une condamnation résonnante de ce qui intéresse vraiment les Américains.

Évidemment, ces questions peuvent déranger, ou tout simplement ne pas intéresser. On a beau féliciter les studios hollywoodiens d'avoir l'audace minime de confronter ces enjeux, ça

ne veut pas dire que les spectateurs seront au rendez-vous : aux dernières nouvelles, ni un ni l'autre de ces films n'avait récolté plus de 15 millions de dollars au box-office américain, malgré des budgets deux fois plus élevés. **Lions For Lambs**, en fait, s'est déjà avéré nettement plus populaire en Europe qu'aux États-Unis...

Aux limites des bonnes intentions

Mais au-delà de la situation en Irak, le dernier trimestre a accueilli autant de films discutant plus ou moins vaguement d'autres inquiétudes contemporaines. Portant un autre coup dur à ceux qui maintiennent que le cinéma n'est bon que pour les adolescents attardés, les multiplex ont mis génocide, torture et traque de criminels de guerre à l'écran pendant l'automne 2007. Là non plus, le succès populaire n'a pas été au rendez-vous... mais cela a peut-être plus à voir avec les films eux-mêmes qu'avec leurs sujets. Ce n'est pas tout d'avoir le cœur à la bonne place ; il faut également livrer un bon film...

Impossible, par exemple, d'oser critiquer l'intention derrière **Shake Hands With the Devil [J'ai serré la main du diable]**, l'adaptation dramatique de l'expérience rwandaise du général Roméo Dallaire. Le récit est depuis passé dans le patrimoine canadien et le film (la deuxième adaptation de l'autobiographie de Dallaire, après un documentaire diffusé en 2004) vise à sensibiliser les foules.

Mais cela n'excuse pas un film qui commence de façon aussi hésitante. La première demi-heure de **Shake Hands With the Devil** laisse l'impression qu'il s'agit d'un premier scénario interprété par des acteurs peu préparés : les scènes sont construites de manière maladroite, pleines de dialogues hésitants et redondants. Tout le contexte du génocide rwandais est présenté sans grâce, et les scènes situées dans le bureau d'un psychologue embrouillent plus qu'elles n'approfondissent les choses. Seul Roy Dupuis s'en tire en disparaissant dans le personnage de Dallaire et c'est grâce à lui que l'on parvient finalement au point tournant du film, le moment

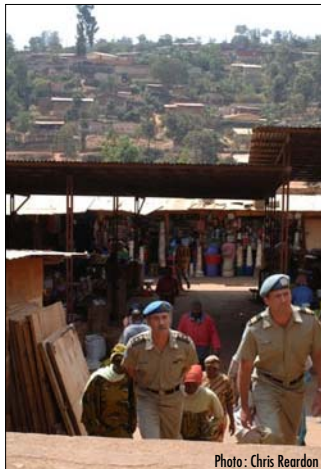


Photo : Chris Reardon

où commencent les massacres. Coïncidence ou pas, c'est alors que la réalisation devient plus assurée et que les accrocs du scénario dérangent moins.

Les événements qui suivent présentent la tragédie rwandaise avec une certaine fidélité, malgré les moments difficiles que cela implique. Presque entièrement tourné sur place, **Shake Hands With the Devil** ne fait pas de compromis en présentant la vision apocalyptique dont fut témoin Dallaire en 1994. Une succession de scènes-chocs montre éventuellement à quel point il est affligé par les événements: qu'il s'agisse de traverser un pont passant par-dessus des cadavres ou de confronter un assassin en puissance, cette biographie romancée porte autant d'attention au massacre qu'à son impact sur Dallaire. Les seuls coups de feu tirés par le héros sont le symbole d'un homme momentanément brisé.

Dialogues bilingues mis à part, est-il utile de préciser qu'il s'agit d'une production canadienne? On imagine à peine un film américain adopter la même approche pour décrire une « faillite de l'humanité ». Même **Hotel Rwanda** (qui a une brève interrelation avec ce film alors qu'une scène se déroule à l'Hôtel des Mille Collines) avait une trame dramatique nettement plus triomphante. Ici, on préfère raconter une épreuve de résistance face à la catastrophe. Regrets et tentatives frustrées de régler les choses sont à l'ordre du jour. Personne ne contempera ce film sous la bannière du divertissement facile. Il s'agit d'une pilule amère, d'une leçon d'histoire déplaisante et, malgré ses défauts, d'un des films les plus remarquables d'un automne pourtant chargé en curiosités bien intentionnées.

Rendition [Détenon secrète] est un exemple supplémentaire de film engagé mais pas nécessairement réussi. La prémisse sera immédiatement compréhensible pour ceux qui ont suivi l'affaire Maher Arar: à son retour aux États-Unis, un père de famille arabe est arrêté par les autorités et déporté dans un pays étranger où il est brutalement torturé sous les yeux d'un officier de renseignements américain (Jake Gyllenhall). Pendant ce temps, sa femme cherche où il est passé et l'inter-



rogateur lui-même doit affronter les conséquences de l'attentat raté l'ayant pris pour cible. L'officier américain découvrira jusqu'à quel point la torture est contre-productive (personne ne peut affirmer que l'homme interrogé est nécessairement un terroriste...), alors qu'à Washington une femme influente (Meryl Streep, offrant un contraste intéressant avec son rôle dans **Lions for Lambs**) insiste sur la nécessité d'obtenir des informations de contre-terrorisme par tous les moyens nécessaires.

Si **Rendition** avait pu se limiter à cette trame de base, le film aurait eu un impact plus réussi que ce qui a fini par être présenté à l'écran. Car en plus du présumé terroriste, de l'agent et de l'interrogateur, nous avons droit



à tout un éventail de personnages, de sous-intrigues et de thèmes martelés dans une structure délibérément tordue qui croule sous le poids de son matériel. Une entorse chronologique au déroulement du film nous fait hausser les épaules, alors que l'on se demande jusqu'à quel point on veut en apprendre plus sur, disons, les mentors de l'ami de la fille de l'interrogateur de l'homme torturé. Si cette densité thématique s'avère habituellement un avantage dans d'autres films, ça finit ici par se disperser un peu n'importe comment. Le cœur du film est à la bonne place, mais il faut patauger dans une demi-heure de matériel superflu pour le découvrir : un thriller urgent devient ainsi indulgent, puis surfait. Si votre lecteur DVD permet de jouer des films en vitesse accélérée avec sous-titres, pensez exploiter cette fonction durant certains moments de **Rendition**...

Mais dans la quête aux bons films, le ton peut être aussi délicat à manipuler que le rythme, ce qui nous amène à parler de **The Hunting Party** [voa]. Basé sur une bizarre histoire vraie (racontée dans un article de Scott Anderson nommé « *What I Did on My Summer Vacation* », publié dans la revue *Esquire*), le film raconte comment quelques journalistes éméchés, dans un bar de Sarajevo, décident d'aller traquer un criminel de guerre recherché par l'OTAN. Leur quête est une succession de rencontres insolites alors que tout le monde est convaincu qu'ils sont en réalité des

agents de la CIA déguisés. Mais les choses s'aggravent dès qu'ils parviennent à cerner leur cible : des représentants officieux mais influents du gouvernement américain leur conseillent d'abandonner leur quête, sous peine de représailles.



L'histoire vraie a l'allure d'une comédie noire et le film tente de refléter ce ton : les journalistes ne cessent de rencontrer des embûches ridicules (mais bien réelles, nous assure l'épilogue du film) et finissent par conclure que les gouvernements occidentaux insistent pour ne pas attraper les criminels si officiellement recherchés. Le film se termine en mentionnant explicitement ce qui finit par trotter dans la tête de l'assistance fûtée : Oussama Ben Laden court toujours, lui aussi...

Mais le film ne réussit pas à maîtriser l'équilibre délicat nécessaire à la comédie noire. Par moments, **The Hunting Party** s'égare en scènes à suspense qui détonnent sans impact étant donné le penchant humoristique du reste du film. La tentative de fournir une motivation sentimentale au protagoniste est également menée de manière trop dramatique pour satisfaire. Bizarrement, le film souffre aussi de problèmes contradictoires : par moments, il est trop sage, trop retenu pour présenter la pleine étrangeté de la situation. La « perte de contrôle en direct » du protagoniste semble bien anodine, et les lecteurs de l'article original seront surpris de voir qu'une partie des détails les plus délirants sont absents du film. Comme quoi la réalité et la fiction ne sont pas ce que l'on s'imagine...

Mais même avec ces failles, **The Hunting Party** demeure un film qui retient l'attention. Il se taille une place dans une

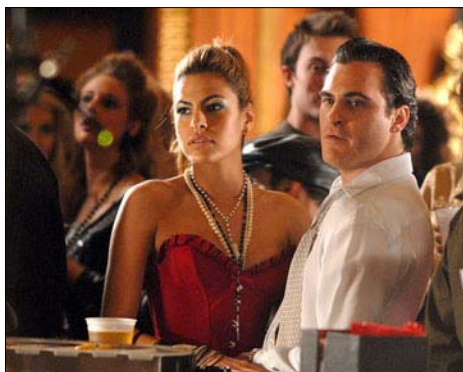


veine géo-sardonique rarement abordée (plus récemment avec le bien supérieur **Lord of War**), et ce bris avec la norme aura de quoi charmer ceux qui sont à la recherche d'un peu de variété assaisonnée de bonnes intentions. Elles ne suffisent pas à en faire un plat pleinement satisfaisant, mais c'est déjà mieux que du fast-food cinématographique.

Familles de gangsters

Décidément, New York reste la capitale culturelle du gangster. Oubliez les rappeurs-tireurs d'aujourd'hui ; deux films parus récemment abordent le mythe du gangster new-yorkais sous une lentille historique. Un de ces films a la poigne d'un classique mineur du cinéma criminel ; l'autre donne plutôt l'impression d'un téléfilm à grand budget.

Alors que commence **We Own The Night** [**La Nuit nous appartient**], le protagoniste (Joaquin Phoenix) est en voie d'atteindre les sommets de la vie nocturne new-yorkaise. Épaulé par les ressources d'une famille d'immigrés, il mène un des clubs de nuit les plus populaires de Brooklyn et a des projets plus ambitieux. Mais voilà qu'une rencontre avec son frère (Mark Whalberg) et son père (Robert Duvall), tous deux policiers, vient compliquer les choses : ils soupçonnent qu'un caïd majeur fréquente son établissement, et ils lui demandent sa coopération. Le protagoniste n'a aucune difficulté à les envoyer promener, surtout qu'il ne s'entend pas particulièrement bien avec eux de toute façon. Mais les choses se compliquent quand son frère est gravement



Photos : Columbia Pictures

blesse lors d'un attentat et que le coupable se révèle au protagoniste. La suite des événements l'entraînera encore plus profondément dans la lutte contre la pègre.

Clairement, **We Own the Night** se veut une saga d'envergure, examinant le poids des liens familiaux lorsqu'ils s'opposent à ceux créés ailleurs durant sa vie. L'intrigue trace le parcours idéaliste d'un jeune homme qui apprend la véritable valeur de ses choix. Et pourtant, le tout laisse insatisfait : l'intrigue avance par hoquets, de longues scènes tranquilles laissant place à des bouleversements majeurs à un rythme inégal. Pire encore, le tracé général du film s'avère plutôt mécanique. Après quelques moments de doute initiaux, le destin du protagoniste est clair et sans ambiguïté.

D'autres incohérences logiques couvent sous la surface, renforçant l'aspect manipulateur du scénario : comment croire, par exemple, qu'un simple propriétaire de club serait immédiatement invité au repaire principal d'un distributeur de drogue ? Et ne discutons même pas du rôle ingrat réservé au personnage joué par Eva Mendes, seule présence féminine dans un film très masculin. De temps en temps, **We Own the Night** se paie une pointe d'énergie, telle la poursuite automobile cauchemardesque qui signale le début du dernier acte. Mais le plus souvent, le film se contente de livrer la marchandise sans beaucoup plus qu'une conviction tâcheronne. Heureusement, les talents des acteurs peuvent être appréciés : Phoenix, Whalberg et Duvall sont des professionnels, et leurs fans seront satisfaits par leur présence dans ce qui restera une œuvre inconséquente.

En revanche, **American Gangster [Gangster américain]** a toutes les qualités d'un film de genre majeur, avec souffle et profondeur. La mise en situation, un duel entre chef de pègre et policier incorruptible, n'a rien de bien exceptionnel. Mais tout est dans l'exécution, et ce film ne commet pas beaucoup de faux pas. Basé sur la véritable histoire de Frank Lucas, **American Gangster** se déroule surtout durant les années 70, et le réalisateur Ridley Scott profite bien de cette opportunité pour recréer la région new-yorkaise de l'époque. Mais au-delà des décors, les atouts principaux du film restent Denzel Washington et Russell Crowe, le premier incarnant un maître-criminel tellement charmant qu'il acquiert l'aura d'un protagoniste principal, et le second réussissant à donner un air authentique à un policier plus grand que nature.

Le scénario risque gros en ne permettant presque aucun contact direct entre les deux hommes jusqu'à la toute fin du film, mais la réunion, lorsqu'elle vient, agit comme un glas qui signale la fin d'une époque.

Ce n'est certainement pas le seul succès d'un scénario qui explore habilement le foisonnement d'enjeux reliés au règne de Frank Lucas comme narcotrafiquant. Homme noir élevé dans la pauvre Caroline du Nord, Frank Lucas devient caïd notoire après la mort de son mentor. Pour garder le contrôle sur son empire naissant, il décide d'éviter les criminels en place

et de faire appel aux membres de sa famille, les amenant de la Caroline du Nord jusqu'à New York en échange de leurs services. (Pas de policiers dans *cette* famille.) Discret et pratiquement inconnu des autorités jusqu'à très tard dans sa carrière, Lucas agit en professionnel et réussit à créer sa propre filière d'importation de drogue, la tristement célèbre *Cadaver Connection* qui profite du retour des cercueils des soldats américains tombés au Vietnam. Lucas réussit alors à livrer un produit plus pur que sa compétition et froisse la pègre existante. Pire encore, il finit par attirer l'attention de policiers corrompus qui exigent leur part du gâteau. Toutes ces ficelles finissent par être employées de façon fort efficace dans la conclusion du film, où policier et caïd réussissent à s'entendre pour éliminer leurs ennemis mutuels.

À deux heures trente, **American Gangster** a beau être plus long que la plupart des autres films du trimestre, on reste rarement insatisfait devant la vaste fresque historique peinte sous nos yeux. Le personnage de Lucas, tel qu'interprété par Denzel Washington, reste d'un charme impeccable

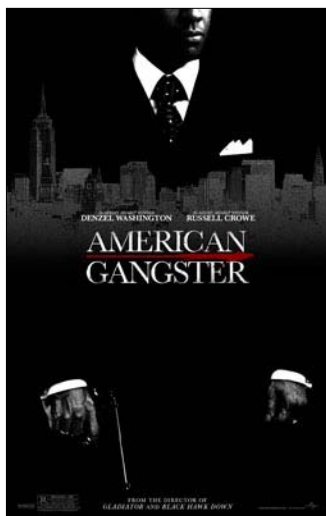


Photo: Universal Pictures

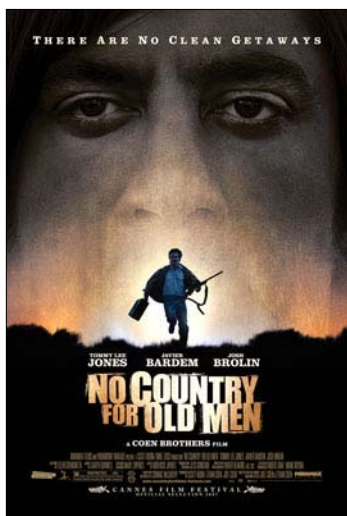
même lorsqu'il bat un subordonné à coups de piano. Crowe est tout à fait à l'aise dans le rôle d'un honnête policier avec sa part de failles et de problèmes. (On verra, là aussi, un lien intéressant avec son personnage dans **3:10 to Yuma**). Ridley Scott, quant à lui, profite de ses talents visuels sans nécessairement verser dans l'excès : c'est sans doute son film le plus accompli depuis **Black Hawk Down**. Restera à voir si **American Gangster** finira par trouver une place dans la vidéothèque des rappers-tireurs d'aujourd'hui, en compagnie de **Scarface** et **The Godfather**. Si vous considérez ces derniers comme une référence, bien sûr...

Pas de conclusions pour les adaptations

Trimestre faste pour les cinéphiles qui savent lire : deux adaptations de polars assez connus sont passées par les cinéplex à l'automne 2007. Les frères Coen se sont intéressés à *No Country For Old Men* de Cormac McCarthy, alors que Ben Affleck (celui-là même qui a remporté un Oscar pour son écriture, si, si) a choisi *Gone Baby Gone* de Dennis Lehane pour sa première tentative en tant que réalisateur. Dans les deux cas, les films sont des réussites dotées de finales délibérément insatisfaisantes. Mais pourquoi, alors, l'un d'entre eux laisse-t-il un bien meilleur souvenir que l'autre ?

Ceux qui ont lu le roman de McCarthy se souviennent sans doute d'un anti-western moderne, d'une méditation sur la futilité

161



de lutter contre l'incarnation du mal. La bonne et la mauvaise nouvelle, c'est qu'avec **No Country For Old Men** [Non, ce pays n'est pas pour le vieil homme] les frères Coen ont choisi de rester aussi fidèles que possible au roman original, au point de calquer les intentions anti-conventionnelles de McCarthy. Pendant l'essentiel du film, il s'agit d'une combinaison heureuse alors que l'intrigue profite de péripéties inattendues. Ce n'est pas suffisant pour un Texan ordinaire de découvrir la scène d'une fusillade entre des trafiquants de drogue ; voilà qu'en plus il s'empare d'une mallette contenant deux millions de dollars et que les deux parties impliquées dans la fusillade dépêchent leurs assassins à ses trousses pour récupérer le magot. Un de ces assassins est plus inquiétant que les autres ; Javier Bardem est une force de la nature dans la peau de l'implacable sociopathe Anton Chigurh, décidant du sort des gens qu'il rencontre de manière aléatoire, sans l'ombre d'une hésitation. C'est lui qui finit par incarner le thème du film, la force de la nature qui semble échapper à la justice humaine.



Photos : Miramax Films



Une chose est certaine : les frères Coen semblent parfaitement à l'aise dans un film qui rappelle plusieurs de leurs meilleures œuvres. Leur maîtrise du paysage tex-mex est impressionnante (malgré quelques anachronismes, tel un personnage qui se présente comme « *day trader* » au début des années 80), et leur sens de la cinématographie a rarement été plus prenante. De nombreuses scènes d'un suspense achevé en font un choix essentiel pour les amateurs des Coen... surtout pour ceux qui ont préféré **Fargo** à **The Big Lebowski**.

Cette clarté d'exécution mène malheureusement à une conclusion tout aussi inhabituelle que le reste du film. Jouant délibérément avec les attentes du public, **No Country For Old Men** prend plaisir à se moquer des conventions de genre. La conclusion reste défilcelée, coupant abruptement au noir. Un tel exercice est toujours périlleux : certains applaudiront une telle impertinence ou la trouveront rafraîchissante après tant de films prévisibles, mais il faut reconnaître que les conventions de genre existent parce qu'elles sont efficaces. Une des caractéristiques d'une histoire bien racontée est la satisfaction : peu importe la teneur heureuse ou tragique de la finale, elle doit faire ressentir un sentiment de conclusion justifiée. Ici, McCarthy et Coen jouent un jeu dangereux qui risque de leur aliéner une partie du public, surtout après un film jusque-là bien réussi. En privant le spectateur de dessert, ils le laissent sur sa faim.

Les parallèles sont frappants avec **Gone Baby Gone** [vf], une autre adaptation qui prend des risques de dernière minute. Le tout commence comme bien d'autres enquêtes, à quelques raffinements près : après la disparition de sa nièce, une femme des quartiers pauvres de Boston engage une paire de détectives privés pour retrouver la trace de la fillette. En plus de l'enquête policière, la cliente espère que les détectives seront en mesure de profiter de canaux de communication plus informels, et elle a raison : au fil des bars enfumés fréquentés par les cols bleus bostonnais, les enquêteurs découvrent des pistes intéressantes ayant échappé aux autorités.

Comme enquête, **Gone Baby Gone** semble d'abord se diriger tout droit vers une



Photos : Miramax Films



conclusion triste et rapide. Mais un retournement a lieu à mi-chemin, et la deuxième moitié du film s'avère nettement plus complexe que la première. Le tout mène à un choix éthique déchirant pour le protagoniste : le type de dilemme où il n'y a aucune bonne réponse.

Le film se termine sur un profond sentiment de regret, mais la conclusion s'avère honnête et satisfaisante étant donné ce qui y mène. L'enquête aboutit, les mystères sont éclaircis et le film ne ménage pas les conséquences du choix du protagoniste. Peu importe le côté déchirant des événements, **Gone Baby Gone** livre une conclusion. C'est déjà beaucoup, et le reste du film n'est pas trop mal non plus. À sa première expérience derrière la caméra, Ben Affleck réussit à livrer une vision bien ficelée des « pauvres Blancs » de Boston et de la nature de la vie au bas de l'échelle urbaine. Les acteurs font du bon travail (on retiendra particulièrement la présence formidable d'Ed Harris comme policier menaçant ; et si son personnage rencontrait celui de Viggo Mortensen dans **Eastern Promises** ?) et la cinématographie fluide aide à lier une histoire qui parcourt beaucoup de terrain. Comme adaptation d'un roman de Lehane, **Gone Baby Gone** s'avère un digne successeur à **Mystic River**, ce qui n'est pas peu dire.

Ne soyez pas surpris de repenser au film des semaines après son visionnement, de contempler le choix final du protagoniste et de vous interroger sur sa justesse. Alors que **No Country For Old Men** laisse sur sa faim, **Gone Baby Gone** continue de nourrir les pensées.

Bientôt à l'affiche

Qui dit fin de l'année dit également « course aux Oscars », et *Camera oscura* sera, comme d'habitude, préoccupée par les œuvres en compétition. **Atonement** et **Charles Wilson's War** semblent récolter le plus d'attention critique en ce moment, mais qui vivra verra. Dans un registre décidément plus ludique, on aura droit à **National Treasure : Book Of Secrets**, un autre **Rambo**, le remake de **Mad Money** et le thriller **Untraceable**, à propos d'un tueur qui exploite cet exotique réseau qu'est Internet.

En attendant, bon cinéma !

- Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.

L'Académie du crime



NORBERT SPEHNER

Quoi de neuf à propos du roman et du film policiers ? Cette rubrique, qui se veut le pendant « non-fiction » de celle que vous trouvez dans le volet papier d'*Alibis*, « Le Crime en vitrine », vous propose un choix d'études internationales sur divers aspects du récit et du film policier.

La bibliographie est divisée en deux parties : les études littéraires, qui portent donc sur la littérature policière proprement dite, et les essais qui traitent du cinéma ou de la télévision.

Note importante : afin d'éviter les dédoublements, les études et les essais qui, jusqu'à maintenant, étaient recueillis et ajoutés aux dossiers bibliographiques disponibles sur le site Internet, sont désormais répertoriés uniquement dans cette rubrique.

LITTÉRATURE

ALBER, Jan

Narrating the Prison: Role and Representation in Charles Dickens's Novels, Twentieth-Century Fiction, and Film

Youngstown (NY), Cambria Press, 2007, xvi, 295 pages.

ASCARI, Maurizio

A Counter-History of Crime Fiction. Supernatural, Gothic, Sensational

New York, Palgrave Macmillan, 2007, 240 pages.

BARNETT, Colleen

Mystery Women: An Encyclopedia of Leading Women Characters in Mystery Fiction

Scottsdale (AZ), Poisoned Pen Press, 2007, 300 pages.

Troisième édition révisée.

DAVID-FREIHS, Roman & Christian FISCHER

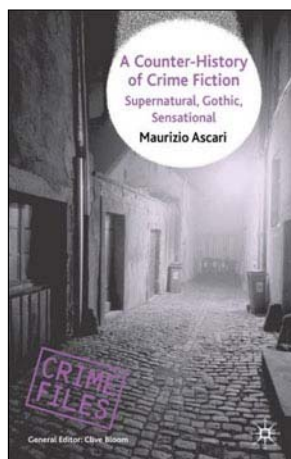
Am Tatort. Krimischauplätze, wie sie wirklich sind
Wien, München, et al., Kremayr & Scherlau Verlag, 2007, 198 pages.

Les auteurs nous proposent une visite des scènes de crime.

FOX, Caterina G.

Wer Weiss schon, wer der Mörder ist. Die Konstruktion von Whiteness in der Krimi Reihe « der Alte »
Marburg, Tectum Verlag, 2007, 233 pages.

Étude thématique qui s'intéresse aux personnages « blancs » dans une série de polars allemands.



GARCIA, Bob

Jazz et Polar

Chelles, Laurent Debarre, 2007, 208 pages.

GAUSS, Karl-Markus & Arno KLEIBEL (eds.)

Österreichischer Krimi, dans *Litteratur und Kritik* 417/418

Salzburg, Otto Müller Verlag, 2007, 112 pages.

Le polar autrichien sous la loupe de plusieurs spécialistes.

GIFFORD, Clive

So You Think You Know James Bond

London, Hodder Headline (So You Think You Know), 2007, 140 pages.

GODSLAND, Shelley

Killing Carmens. Women's Crime Fiction in Spain

Cardiff, University of Wales Press (Iberian and Latin American Studies), 2007, 204 pages.

GRÜNKEMEIER, Ellen & al.

Das Kleine Bond-Buch: from Cultural Studies with Love

Marburg, Schüren Verlag, 2007, 200 pages.

HERFORT, Sophie

Jack l'Événreur démasqué

Paris, Tallandier, 2007, 302 pages.

Désigne (sans preuves évidentes) Sir Melville Leslie Macnaghten comme étant L'Événreur.

HORN, Eva

Der Geheime Krieg. Verrat, Spionage und moderne Fiktion

Frankfurt, Fischer Taschenbuch, 2007, 541 pages.

Une étude du roman d'espionnage contemporain.

KALIFA, Dominique

Histoire des détectives privés en France (1832-1942)

Paris, Nouveau Monde (Poche), 2007, 400 pages.

LOFLAND, Lee

Police Procedure & Investigations: A Guide for Writers

Cincinnati (Ohio), Writers Digest Books (Whodunit), 2007, 368 pages.

MANGHAM, Andrew

Violent Women and Sensation Fiction: Crime, Medicine and Victorian Popular Culture

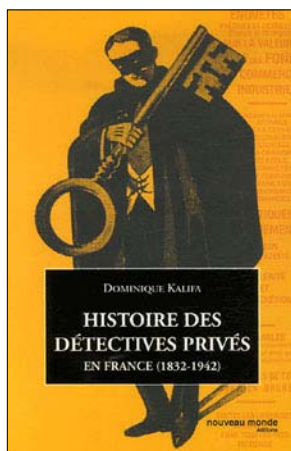
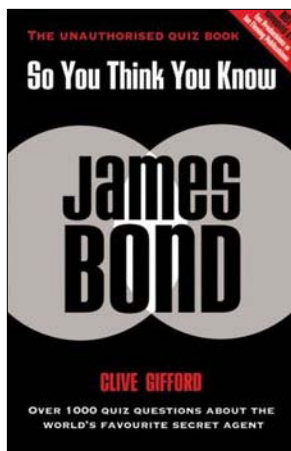
New York, Palgrave Macmillan, 2007, x, 247 pages.

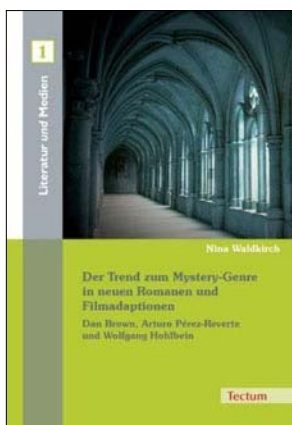
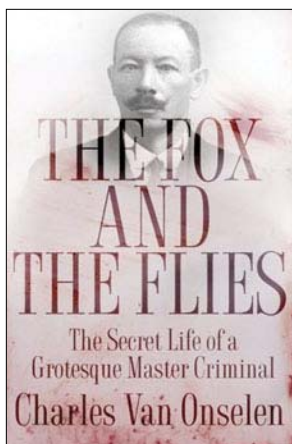
MESPLÈDE, Claude (dir.)

Dictionnaire des littératures policières (2 vols.)

Nantes, Joseph K., 2007, 1088 pages chacun.

Réédition corrigée et augmentée de 500 entrées.





MÜLLER, Elfriede & Alexander RUOFF
Histoire noire : Geschichtsschreibung im französischen Kriminalroman nach 1968
 Bielefeld, Transcript (Zeit – Sinn – Kultur), 2007, 396 pages.

PICART, Caroline Joan & Cecil GREEK (eds.)
Monsters in and among us : Toward a Gothic Criminology
 Madison, Fairleigh Dickinson University Press, 2007, 304 pages.

PICKERING-LAZZI, Robyn (traduction et intro)
Mafia and Outlaw Stories from Italian Life and Literature
 Toronto, University of Toronto Press (Toronto Italian Studies), 2008, 208 pages.

REUTER, Yves
Le Roman policier
 Paris, Armand Colin (128), 2007, 128 pages.
 Il s'agit d'une réédition : ils ont changé la présentation mais ont gardé les erreurs : Gaston Leroux, créateur de Rocambole ? Tiens donc...

RUDOLPH, Janet (ed.)
Scandinavian Mysteries, dans *Mystery Readers Journal*, vol. 23, n° 3, 2007, 64 pages.
 Ensemble d'articles et de bibliographies sur le roman scandinave.

VAN ONSELEN, Charles
The Fox and The Flies : The Secret Life of a Grotesque Master Criminal
 New York, Walker & Cie, 2007, 672 pages.
 Désigne le Polonais Joseph Silver (né Joseph Lis) comme étant Jack l'Éventreur.

VOGT, Jochen & Stephen RICHTER (eds.)
Krimiinternational. Österreich, Italien und Frankreich, Russland, Türkei, USA und Grossbritannien, dans *Der Deutsche Unterricht* 59
 Berlin, Friedrich Verlag, 2007, 88 pages.
 Ouvrage pédagogique sur le polar international.

WALDKIRCH, Nina
Der Trend zum Mystery-Genre in neuen Romanen und Filmadaptionen : Dan Brown, Arturo Pérez-Reverte und Wolfgang Hohlbein
 Marburg, Tectum Verlag, 2007, 135 pages.

WILCZEK, Reinhard
Von Sherlock Holmes bis Kemal Kayankaya. Kriminalroman im deutschen Unterricht
 Sellze, Kallmeyer Verlag (Praxis Deutsch), 2007, 271 pages.

WISNICKI, Adrian S.
Conspiracy, Revolution, and Terrorism from Victorian Fiction to the Modern World
 New York & London, Routledge, 2007, xii, 231 pages.

À PROPOS DES AUTEURS

BAKER, William
A Wilkie Collins Chronology
 New York, Palgrave Macmillan, 2007, xv, 236 pages.

BAUDOU, Jacques (dir.)
Les Nombreuses Vies de Maigret
 Lyon, Les Moutons électriques (Bibliothèque rouge 6), 2007, 384 pages.

BRANDLMEIER, Thomas
Fantômas: Beiträge zur Panik des 20. Jahrhunderts
 Berlin, Verbrecher Verlag, 2007, 166 pages.

CARLY, Michel
La France de Maigret
 Paris, Omnibus, 2007, 216 pages.

COLLECTIF
Revue Polar Spécial James Ellroy
 Paris, Rivages/Noir 662, 2007, 357 pages.
 Réédition en format livre du dossier paru dans la revue *Polar*, avec des articles supplémentaires.

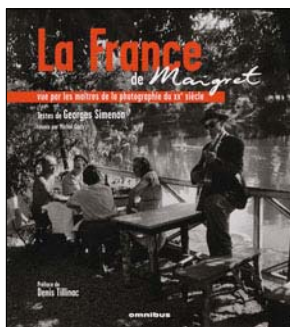
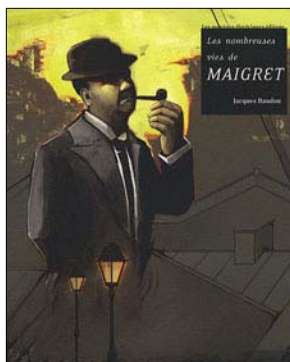
FIEUX, Agnès
Agatha Christie, reine du crime
 Paris, Nouveau Monde (Poche), 2007, 224 pages.

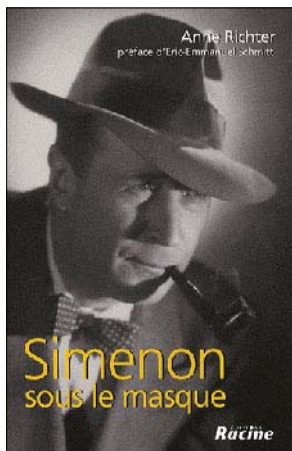
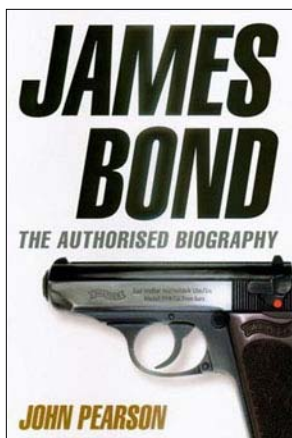
FREEMAN, Judith
The Long Embrace: Raymond Chandler and the Woman He Loved
 New York, Pantheon Books, 2007, 368 pages.

GROVE, Valerie
A Voyage Round John Mortimer
 London (UK), Viking, 2007, 560 pages.
 GRÜNKEMEIER, Ellen, Martha ISKE, et al. (eds.)
Das Kleine Bond-Buch: From Cultural Studies with Love
 Marburg, Schüren Verlag, 2007, 160 pages.

HACHE-BISSETTE, Françoise, Fabien BOULLY & Vincent CHENILLE (eds.)
James Bond (2)007. Anatomie d'un mythe populaire
 Paris, Belin (Histoire et Société), 2007, 400 pages.

KARLSON, Katherine & Patricia GUY (eds.)
The Women in the Life of Sherlock Holmes
 San Francisco, Aventine Press, 2007, 148 pages.





LYCETT, Andrew
Conan Doyle: The Man Who Created Sherlock Holmes
 London, Weidenfeld & Nicolson, 2007, 527 pages.

MARTIN, Brendan
Paul Auster's Postmodernity
 New York, Routledge, 2008, x, 238 pages.

PEARSON, John
James Bond: The Authorized Biography
 London (UK), Century Press, 2007, 400 pages.

QUEYSSI, Laurent (dir.),
Les Nombreuses Vies de James Bond
 Lyon, Les Moutons électriques (Bibliothèque rouge 5), 2007, 358 pages.

RAHM, B. J. (ed.)
Ngaio Marsh: The Woman and Her Work
 Lanham (MD), Scarecrow Press, 2007, xvii, 252 pages.

RENNISON, Nicholas
Sherlock Holmes: The Unauthorized Biography
 New York, Grove Press, 2007, 280 pages.

RICHTER, Anne
Simenon sous le masque
 Bruxelles, Racine, 2007, 121 pages.
 Réédition revue et augmentée de *Simenon malgré lui*, 1993 et 2002.

STASHOWER, Daniel, Jon L. LELLENBERG & Charles FOLEU
Arthur Conan Doyle: A Life in Letters
 London (UK), Harper Press, 2007, 720 pages.

TAYLOR, Helen (ed.)
The Daphne Du Maurier Companion
 London (UK), Virago Press, 2007, xxiv, 424 pages.

THOMPSON, Laura
Agatha Christie: an English Mystery
 London (UK), Headline Review, 2007, 534 pages.

WINDER, Simon
The Man who Saved Britain: A Personal Journey into the Disturbing World of James Bond
 New York, Picador USA, 2007, 320 pages.

YORK, R. A.
Agatha Christie: Power and Illusion
 New York, Palgrave Macmillan (Crime Files), 2007, viii, 175 pages.

CINÉMA & TÉLÉVISION

ABBOTT, Stacey & Simon BROWN (eds.)
Investigating Alias: Secrets and Spies
 London (UK), I.B. Tauris (Investigating Cult TV),
 2007, xviii, 238 pages.

ALLEN, Michel (ed.)
Reading CSI: TV under the Microscope
 London (UK), I.B. Tauris (Reading Contemporary
 Television), 2007, 304 pages.

Les trois séries CSI examinées par des journalistes,
 des critiques et des experts en médecine légale.

ALLEN, Richard
Hitchcock's Romantic Irony
 New York, Columbia University Press (Film &
 Culture), 2007, 224 pages.

AUGÉ, Marc
Casablanca
 Paris, Seuil (La librairie du XXI^e siècle), 2007,
 117 pages.

Un ethnologue de renom bat le rappel de ses sou-
 venirs du film de Michael Curtiz.

BALLINGER, Alexander & Danny GRAYDON
Rough Guide to Film Noir
 London (UK), Rough Guides, 2007, 302 pages.

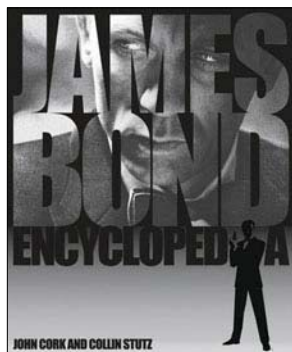
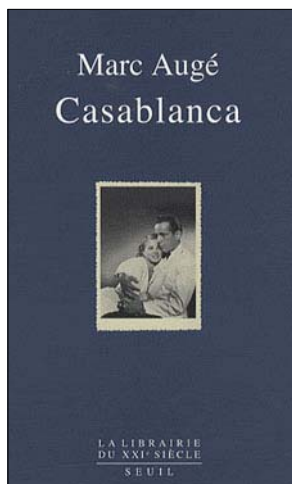
BENTLEY, Chris
The Avengers on Location
 London, Reynolds & Hearne, 2007, 208 pages.
 Visite des 500 lieux où a été tournée la série + près
 de 600 photos.

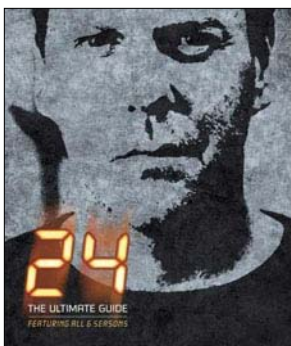
BILKAU, Kristine
***Geschmeidig, Brutal and Sexy: James Bond als
 Beispiel für die Konstruktion von Männlichkeit
 in den Medien***
 Saarbrücken, VDM Verlag, 2007, 149 pages.

CHANG, Eileen
***Lust, Caution: The Story, the Screenplay, and the
 Making of the Film***
 London (UK), Pantheon Books, 2007, 336 pages.

CLEEBER, Glen
The Singing Detective
 London (UK), British Film Institute, 2007, 160 pages.
 À propos d'une série TV écrite par Dennis Potter
 et présentée par la BBC.

CORK, John & Collin STUTZ
James Bond Encyclopedia
 New York, Dorling Kindersley Publishing, 2007,
 320 pages.





DAVIES, Stuart
Starring Sherlock Holmes: A Century of the Master Detective on Screen
 London (UK), Titan Books, 2007, 208 pages.

DEVLIN, Keith & Gary LORDEN
The Numbers Behind Numb3rs: Solving Crime with Mathematics
 London (UK), Plume Books, 2007, 256 pages.

DILULLO, Tara
24: The Official Companion Season 5
 London (UK), Titan Books, 2007, 144 pages.

FAHY, Thomas (ed.)
Considering David Chase: Essays on the Rockford Files, Northern Exposure and the Sopranos
 Jefferson (NC), McFarland & Company, 2007, 248 pages.



GOLDMAN, Michael
24: The Ultimate Guide
 New York, Dorling Kindersley Publishing, 2007, 143 pages.

LLOYD, Christopher
Henri-George Clouzot
 Manchester, Manchester University Press, 2007, viii, 190 pages.

LUCCI, Gabriele
Le Film noir
 Vanves, Hazan (Guide des arts), 2007, 351 pages.

MARTIN, Brett
The Sopranos: The Book
 London (UK), Headline, 2007, 242 pages.

McAVENNIE, Michael
Say Hello to my Little Friend: The Quotable Scarface
 New York, Pocket Books, 2007, 96 pages.

NOURMAND, Tony (ed.)
The Godfather in Pictures: an Unofficial Companion
 London (UK), Boxtree, 2007, 168 pages.
 Design de Graham Marsh, texte d'Alison Aitchison.

ORTNER, Christina
Migranten im « Tatort »: das Thema Einwanderung im beliebtesten deutsche TV-Krimi
 Marburg, Tectum Verlag, 2007, 193 pages.
 Étude thématique: l'immigration dans une série télévisée populaire allemande.

PARKINSON, David (ed.)

Mornings in the Dark: The Graham Greene Film Reader

Manchester (UK), Carcanet Press (Carcanet Film), 2007, 700 pages.

RAUSCHER, Andreas, et al.

Mythos 007: die James Bond Filme im Fokus der Popkultur

Mainz, Bender Verlag, 2007, 280 pages.

RODE, Alan K.

Charles McGraw: Biography of a Film Noir Tough Guy

Jefferson (NC), McFarland & Company, 2008, 228 pages.

Préface de Jim Steranko.

RUDITIS, Paul

Bones: The Official Companion Seasons 1 & 2

London (UK), Titan Books, 2007, 160 pages.

Préface de Kathy Reichs

Série télévisée inspirée par les polars de Kathy Reichs.

SCHMENNER, Will (ed.)

Casting a Shadow: Creating the Alfred Hitchcock Film

Evanston (ILL), Northwestern University Press, 2007, 192 pages.

SEESLEN, Georg

Crime im Film – Thriller, Polizeifilm, Detektiven: Grundlagen des populären Films

Marburg, Schüren Verlag, 3 volumes, 1080 pages.

SELLERS, Robert

The Battle for Bond: The Genesis of Cinema's Greatest Hero

Cornelius (NC), Tomahawk Press, 2007, 300 pages.

THOMPSON, Kirsten Moana

Crime Films: Investigating the Scene

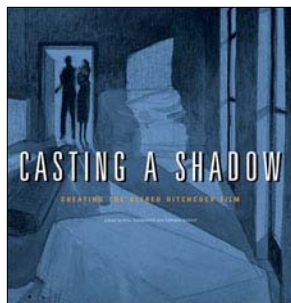
London (UK), Wallflower Press (Short Cuts), 2007, 142 pages.

THOMSON, David

Suspects

Manchester (UK), No Exit Press, 2007, 288 pages.

Sorte de dictionnaire biographique du film noir qui mélange l'essai et la fiction romanesque.





ENCORE DANS LA MIRE

de
André Jacques
et
Norbert Spehner

Le silence et l'ennui

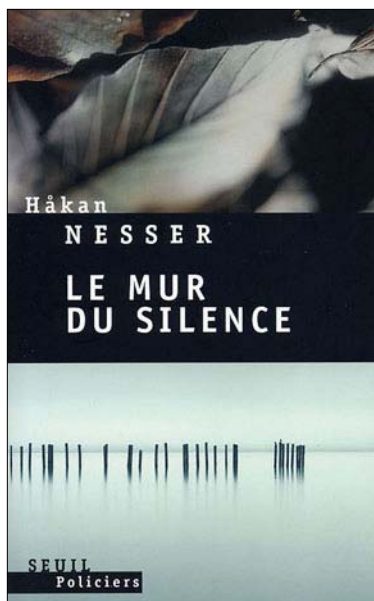
Håkan Nesser est né en 1950 en Suède où il est reconnu comme l'un des auteurs importants dans le domaine du polar. Ses œuvres se sont valu de nombreux prix et quelques-unes ont été adaptées pour la télé suédoise. *Le Mur du silence* est le troisième de ses romans à être traduit en français.

Tout le roman se déroule durant un été caniculaire dans un pays d'Europe du Nord qu'on a un peu de mal à identifier. L'inspecteur Van Veeteren approche la fin de sa carrière. Fatigué, épuisé, il rêve à sa retraite. Il rêve surtout aux vacances en Crète qu'il prendra d'ici quelques semaines.

Mais c'est sans compter ce fâcheux appel à l'aide de l'inspecteur Kluuge, un collègue inexpérimenté d'une ville voisine. Celui-ci

remplace son patron, parti en vacances en précisant qu'il ne veut pas être dérangé. Or, un événement curieux est survenu : une femme a téléphoné à Kluuge pour lui dire qu'une jeune fille séjournant dans une colonie de vacances a été assassinée. Mais on ne retrouve pas le corps. Le jeune inspecteur ne sait trop comment réagir. Il décide donc de faire appel à un collègue plus expérimenté : Van Veeteren.

L'enquête commence par une visite au camp de vacances. Ce camp est tenu par les membres d'une secte : La Vie Pure. On y trouve le pasteur-gourou Oskar Jellinek, trois femmes aux allures de grandes prêtresses tout droit sorties d'une commune des années 70 et une douzaine de jeunes filles au seuil de l'adolescence qui y suivent une forme de noviciat en vue de leur initiation à la Vie Pure.



Van Veeteren interroge le pasteur, les trois surveillantes et deux des adolescentes. Personne n'a remarqué qu'une jeune adepte avait disparu. Isolés dans leur paranoïa, les membres de la secte refusent de répondre aux questions de l'inspecteur et dressent entre eux et lui un « mur de silence ». Quelques jours plus tard, au moment où les policiers doutent de la réalité de cette histoire, la mystérieuse femme du début téléphone de nouveau à Kluuge pour l'avertir qu'une seconde jeune fille a été assassinée. Cette fois, elle donne des indications précises qui permettront aux policiers de retrouver le cadavre, celui d'une des deux jeunes filles que Van Veeteren a interrogées au début de son enquête.

L'enquête redémarre donc. Mais s'enlise rapidement. Le pasteur Jellinek est disparu

dans les heures qui ont suivi la mort de la jeune fille et les trois prêtresses se murent dans un silence total. Quant aux jeunes pensionnaires du camp, elles ont, elles aussi, reçu la consigne du silence et la plupart ne disent rien. Il est donc très difficile pour Van Veeteren, Kluuge et les autres policiers dépêchés sur les lieux, de faire progresser l'enquête dans un tel climat de paranoïa et de silence.

On sait, depuis les événements survenus il y a quelques années et mettant en scène l'Ordre du Temple Solaire, combien il est ardu et laborieux d'enquêter sur une secte hermétique. Le roman de Nesser le confirme. La police y piétine, impuissante face au silence.

Plusieurs aspects du roman de Håkan Nesser sont fort intéressants. L'atmosphère caniculaire où l'air semble lourd comme une chape de plomb, l'impression d'un temps suspendu dans cette chaleur, tout cela contribue à rendre étouffant ce récit. Les personnages principaux (Van Veeteren, intelligent mais fatigué, et Kluuge, ambitieux mais incompetent) sont bien dessinés et crédibles.

Mais *Le Mur du silence* souffre aussi d'un certain nombre de faiblesses. À cause des choix narratifs de l'auteur, on s'enlise peu à peu dans une intrigue au rythme très lent qui devient à la longue ennuyeuse. On a beau bien décrire le travail des policiers pris avec une enquête figée et bloquée, le lecteur y trouve difficilement son compte d'émotion. À partir de la moitié du roman,

on assiste ainsi à une forme de dérive de l'enquête (et du récit) où même l'inspecteur Van Veeteren, le personnage principal, semble lui-même se dissoudre et disparaître au profit d'autres enquêteurs qui triment aussi pour éclaircir ces événements mystérieux. Van Veeteren, guidé par d'étranges intuitions, réapparaîtra à la fin pour nous livrer la solution du problème. Solution qui semble plutôt rapide.

Bref, un récit qui s'enlise un peu trop. Pourtant, au tout début, l'exergue, tiré d'un poème de M. Barin laissait présager mieux :

Imaginez une petite fille de douze ans.

Imaginez-la violée, souillée, assassinée.

Prenez votre temps.

Ensuite, imaginez Dieu. (AJ)

Le Mur du silence

Håkan Nesser

Paris, Seuil (Policiers), 2007, 296 pages.

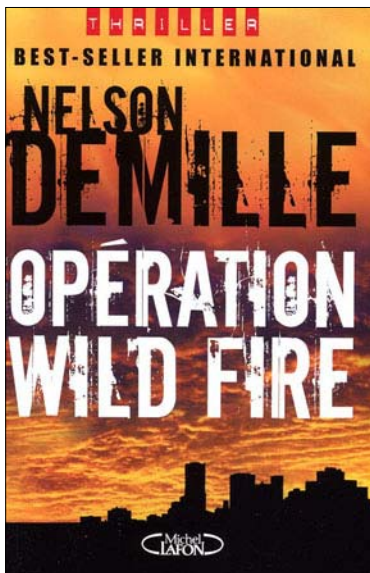


Docteur Folamour contre Al-Qaida

J'aime bien les polars de Nelson DeMille, mais je dois avouer que *Opération Wild Fire* m'a laissé perplexe. Examinons les faits.

Dès les premières pages, on nous présente les visées guerrières d'un groupe d'Américains riches qui ont mis au point un plan diabolique pour venger les attentats du 11 septembre. Appelé « Opération Wildfire », ce complot machiavélique consiste à atomiser deux villes américaines, à en attribuer la responsabilité aux extrémistes musulmans, puis à exercer de ter-

ribles représailles : 121 cibles situées en territoire musulman seraient réduites en cendres, y compris les capitales, La Mecque et Médina, lieux saints de l'Islam. Peu importe si cet holocauste nucléaire fait d'énormes dégâts collatéraux (femmes, enfants, vieillards, touristes étrangers, ambassadeurs, etc.) : la cause est noble ! L'opération mettrait fin aux visées sanguinaires de l'Islam et, surtout, elle assurerait une fois pour toutes les approvisionnements en pétrole des États-Unis. Il reviendra à l'agent spécial John Corey, à sa femme (et supérieur hiérarchique) Kate, de déjouer ce projet insensé, qui est expliqué en détail dès les premières pages par le cerveau de l'opération, Bain Madox, un fêlé de première qui a tout manigancé avec l'appui des membres du Custer Hill Club dont il est le fondateur.



Ce qui est inquiétant dans ce roman, c'est que DeMille a l'habitude de baser ses fictions sur des faits réels. Autrement dit, l'opération Wild Fire est-elle une pure invention romanesque ou y retrouve-t-on des éléments d'un plan bien réel pour neutraliser l'intégrisme musulman ? La question est posée et je ne suis pas sûr de vouloir entendre la réponse. Cet aspect du récit est fascinant. Le reste, par contre, c'est du James Bond sans la touche humoristique à l'anglaise. Les réparties soi-disant comiques du héros finissent par agacer. Par ailleurs, deux cents pages auraient largement suffi pour raconter cette histoire plutôt invraisemblable. On a du mal à croire qu'un seul homme, aussi chanceux et doué soit-il, puisse déjouer un complot d'une telle envergure qui est entouré de mesures de sécurité exceptionnelles. Mais rien n'arrête John Corey et le roman ne manque pas de scènes d'action. Finalement, malgré l'importance du sujet, ce récit se lit comme une bande dessinée qui demanderait une adhésion inconditionnelle du lecteur. Sinon, tout le livre vous apparaîtra comme un tissu d'absurdités, un autre de ces best-sellers destinés à un public américain sans grand sens critique, qui rêve de venger les attentats du 11 septembre et dont on flatte le poil dans le bon sens. (NS)

Opération Wildfire

Nelson DeMille

Paris, Michel Lafon, 2007, 482 pages.

Quand la mariée s'éclate...

Le pire ennemi du critique ou du chroniqueur (soyons modeste !), c'est l'ennui, la répétition : encore un tueur en série, encore un assassin qui a des liens avec la police, encore un inspecteur pris pour cible par le tueur, etc. Et puis arrive le petit miracle, la récompense du lecteur boulimique qui découvre la perle rare : un polar original.

C'est le cas de *Babylone Dream*, de Nadine Monfils. D'origine belge, elle vit à Montmartre. Sa feuille de route est impressionnante, mais c'est le premier de ses polars qui me soit tombé dans les mains. Ce qui est remarquable dans ce récit, ce qui est original, ça n'est pas l'intrigue qui, une fois résumée, nous raconte une sempiternelle traque de tueur en série. Ici, c'est une



affaire de style, de personnages et d'ambiance. L'histoire est assez simple, quoique horrible dans les faits : quelqu'un s'en prend à de jeunes mariées en leur enfonçant une grenade dégoupillée dans le « je vous ne dirai pas quoi ! » Quand ça explose, bonjour les dégâts ! Un vrai casse-tête pour les flics et les légistes. L'enquête est confiée à l'inspecteur Lynch, un type bizarre qui se voit adjoindre Nicki, la profileuse aux pouvoirs étranges. Viendront s'ajouter un certain nombre de personnages secondaires, tous très typés, excentriques à souhait.

Sur la couverture arrière se trouvent résumés les ingrédients de cette histoire hors norme : des caractères excentriques, de l'effroi, de la perversité revigorante, un peu de surréalisme, un brin de poésie déjantée, le tout assaisonné d'un érotisme singulier. J'allais oublier le dénouement particulièrement bien amené. Avec une longueur raisonnable de 285 pages, ce polar intelligent et distrayant de Nadine Monfils prouve hors de tout doute qu'il n'est pas nécessaire d'allonger la sauce sur 600 ou 700 pages pour obtenir un livre qui est un vrai plaisir de lecture. (NS)

Babylone Dream

Nadine Monfils

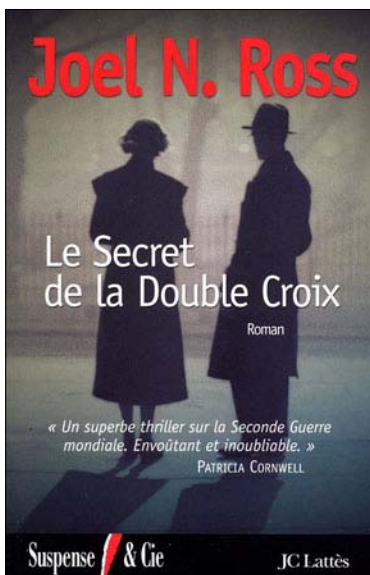
Paris, Belfond, 2007, 285 pages.



Que sont les espions devenus ?

L'action du *Secret de la Double Croix*, un roman d'espionnage plutôt convenu,

commence le 1^{er} décembre 1941. L'Europe est à feu et à sang. L'Angleterre, qui connaît les affres du Blitz, s'attend à un débarquement en force des hordes nazies, alors que l'Amérique reste neutre. Il reste 6 jours avant l'attaque surprise des Japonaises contre la base navale de Pearl Harbour. Mais à ce moment-là, tous les protagonistes refusent d'envisager une entrée en guerre du Japon. Tous, sauf un... Un espion allemand capturé par les Anglais qui affirme posséder la preuve des intentions belliqueuses des Japonais. Il exige de rencontrer Tom Wall, un officier américain, engagé volontaire qui a été grièvement blessé pendant la bataille de Crète. Mais Wall n'a qu'une obsession : retrouver son frère jumeau qu'il croit être responsable de la débâcle en Crète.



S'en suit un chassé-croisé d'agents de divers services qui se traquent mutuellement dans les rues de Londres dévasté par les bombardements. Les maîtres d'œuvre, ceux qui tirent les ficelles, font partie de la « Double Croix » ou Comité Vingt qui a réussi à retourner des membres importants des services secrets allemands. Dans l'ombre, ils manipulent les espions comme autant de pions pris dans un jeu mortel.

Il faut être très attentif pour comprendre les divers aspects de cette histoire complexe à souhait où les personnages changent d'allégeance comme de chemise... La question centrale reste cependant posée : pourquoi un espion allemand révélerait-il aux Anglais et aux Américains, qui en principe sont ses ennemis, les visées belliqueuses des Japonais qui sont ses alliés ? Est-ce une ruse ? Une manœuvre de diversion cachant d'autres sinistres desseins ? C'est à Tom Wall de démêler tout ça. Il aura l'aide de Harriet, l'épouse de son frère jumeau, dont il est follement amoureux. Mais Harriet, qui fait partie des services secrets britanniques, a son propre agenda, ce qui compliquera davantage les choses.

Ce récit est le premier roman de Joel N. Ross. Contrairement à ce qu'affirme Patricia Cornwell sur la couverture, je ne l'ai trouvé ni « superbe », ni « envoûtant », encore moins « inoubliable ». Ça se lit sans ennui, certes, mais il faut être très vigilant car les personnages sont nombreux, on s'y perd facilement. De plus, ils ne sont guère attachants. Plusieurs sont des clichés ambulants (le tueur sadique, la prostituée au

grand cœur, etc.). Quant à l'intrigue, elle n'est pas très originale. On est dans le déjà-lu, déjà-vu (i.e. Joseph Kanon, Robert Wilson et d'autres) (NS)

Le Secret de la Double Croix

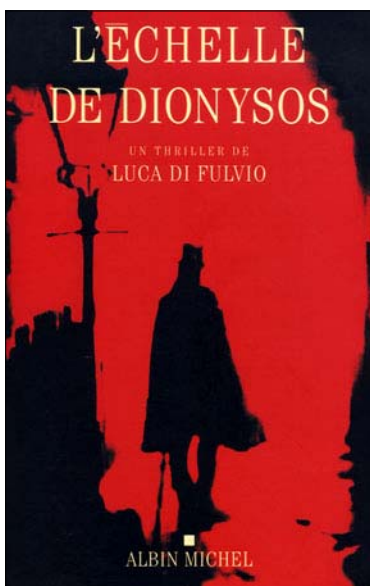
Joel N. Ross

Paris, JC Lattès (Suspense & Cie), 2007, 358 pages.



Le retour du Grand Guignol

Dans *L'Échelle de Dionysos*, une brique de 496 pages, l'écrivain italien Luca di Fulvio nous ramène à la grande tradition du feuilleton. L'action commence le 31 décembre 1899. Alors qu'une ère nouvelle s'annonce, un tueur machiavélique sème la terreur dans une ville imaginaire, jamais nommée. Il opère dans la Mignatta, un



quartier mal famé, repaire de voleurs, de violeurs, de prostituées, de drogués et de misérables. C'est dans cet endroit sinistre et dangereux que les riches actionnaires d'une sucrerie ont construit leurs magnifiques villas. Et le tueur, qui se prend pour la réincarnation de Dionysos, s'est acharné sur le corps de ses victimes, des épouses d'actionnaires de la sucrerie.

Pour mettre fin aux agissements du meurtrier, la police envoie l'inspecteur Milton Germinal enquêter dans cette poudrière. Des agitateurs socialistes ou anarchistes fomentent des complots, organisent des arrêts de travail. La situation, déjà explosive, est exacerbée par les rituels sanglants de Dionysos. Mais Germinal (on rencontre aussi un cheval nommé Zola !) est un héroïnomane repenté qui vit une grave crise existentielle. Il doit travailler avec le Comte sans Manches, un étrange légiste qui n'a pas de bras mais qui est un expert en autopsies détaillées.

Il est impossible de résumer ici tous les rebondissements de cette histoire rocambolesque à souhait, jamais ennuyante, qui flirte parfois avec le Grand Guignol avec sa galerie de *freaks*: un inspecteur intoxiqué par l'opium, un légiste manchot, une sorte de cirque ambulante où sévit l'Homme-Machine (un colosse de métal animé par un nain) et un tueur d'une cruauté inouïe, en quête de vengeance dont les pratiques macabres donnent froid dans le dos. Même la structure du roman est insolite. Une fois le tueur identifié, puis neutralisé, l'auteur fait un long retour en arrière (les seize degrés de

l'échelle de Dionysos) qui explique pourquoi le tueur est devenu ce qu'il est. Avec un élément de surprise à la clé...

J'aime bien la couverture du livre qui semble annoncer une histoire à la Jack l'Éventreur: un effet de brouillard, une silhouette d'homme avec cape, canne et petite mallette de médecin (éléments qui font partie de l'iconographie de Jack) et, bien entendu, les indispensables réverbères à gaz. Ici, le tueur n'est pas Jack, mais il n'a rien à lui envier en terme de cruauté et de sauvagerie. Tout au long de l'histoire, Luca di Fulvio fait des clins d'œil à Émile Zola, dont il a la truculence, le réalisme, les préoccupations sociales et le sens du tragique.

Bref, *L'Échelle de dionysos* est un bon feuilleton, à la fois distrayant et enrichissant. (NS)

L'Échelle de Dionysos

Luca di Fulvio

Paris, Albin Michel, 2007, 496 pages.



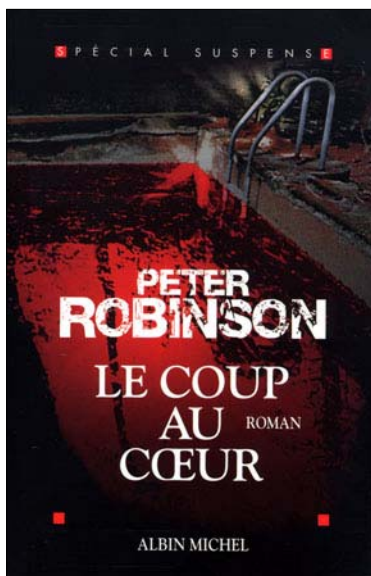
L'inspecteur connaît la musique !

Le Coup au cœur, du Canadien Peter Robinson, nous raconte la quatorzième enquête du détective Alan Banks, le flic mélomane dont chaque aventure est parsemée de références musicales: rap, jazz, classique, rock, etc. Dans cet excellent polar, il va un peu plus loin et nous plonge directement dans l'univers des rockers puisque les deux affaires criminelles qui composent l'intrigue tournent autour d'un groupe de musiciens rock des *sixties*.

Tout commence en 1969. À la fin d'un festival de rock dans le Yorkshire, on retrouve le corps sans vie d'une jeune fille qui fréquentait un des groupes, Les Chapeliers fous. L'enquête est confiée au détective Stanley Chadwick. Trente ans plus tard, un journaliste est sauvagement assassiné alors qu'il préparait un article à sensation sur ce même groupe de superstars vieillissantes. Pendant un bon moment, les deux intrigues se déroulent en alternance jusqu'au moment où Banks se rend compte que le meurtre du journaliste a un lien avec celui de la jeune fille. Chadwick avait fini par trouver un coupable, mais Banks n'est pas satisfait de la tournure des éléments, et encore moins convaincu de la culpabilité de l'accusé.

Le Coup au cœur nous propose un retour aux années folles du *Peace & Love*, des hippies, des cheveux longs et des substances illicites. La première enquête, celle de Chadwick, nous fait découvrir les coulisses de la génération *sex, drugs and rock'n'roll*, génération qui revendiquait la paix, l'amour et l'harmonie. C'est aussi l'occasion pour Banks de nous faire part, une fois de plus, de ses goûts musicaux éclectiques.

Je n'ai pas lu les quatorze enquêtes de l'inspecteur Banks, mais j'en connais un certain nombre et cette dernière est une de mes favorites. Elle permet, entre autres, de comparer les méthodes d'investigation des flics telles que pratiquées à la fin des années 60 et les actuelles, qui baignent dans l'ambiance malsaine et hypocrite du politiquement correct. Par ailleurs, la vie sentimentale de Banks est toujours aussi



chaotique. Il fait encore équipe avec Annie Cabbot, son ex-flamme. Entre les deux, le courant passe toujours, ce qui donne des scènes où règne une tension érotique assez amusante. *Le Coup au cœur* est aussi un parfait exemple de procédure policière.

Pour finir, une question : quand les éditions Albin Michel se décideront-elles à écrire quelque part que Peter Robinson, qui demeure à Toronto, ancien président des Canadian Mystery Writers, est un Canadien ? On en a marre de le voir annexé par les Britanniques !

Ah oui, j'allais oublier : ne manquez surtout pas la dernière page, les dernières lignes. (NS)

Le Coup au cœur

Peter Robinson

Paris, Albin Michel (Spécial Suspense), 2007, 422 pages.